

Pulsion et Modernité

Marc Nacht

J-P. Lebrun – (...) Si je vous dis cela et si je l'articule avec le social, c'est simplement parce que c'est la raison, en tout cas personnellement, qui m'a fait découvrir avec beaucoup d'intérêt le livre *A l'aise dans la barbarie*. Tout particulièrement lorsque Nacht nous dit – et c'est pour cela que j'ai donné le titre « Pulsion et Modernité » à cette discussion – qu'il y aurait une connotation particulière et spécifique aujourd'hui à l'infiltration de la pulsion de mort dans notre social. Je vous lis un petit extrait. Dans le cadre du repérage qu'il fait, Nacht nous dit : « La pulsion donnée par Freud – pulsion de mort – n'est orientée vers la mort que de manière seconde et en quelque sorte par erreur. Le but premier de la pulsion ne serait pas la réalisation de la mort mais l'abolition d'une tension que les récents développements neuro-biologiques permettent de supposer spécifiques de la maturation de l'embryon (référence à divers travaux entre autres de Changeux). Plus que de mourir, il s'agirait donc de vivre à l'abri de la souffrance. Et la pulsion primitive serait en fait conservatrice. C'est dans un second temps que cette pulsion tendrait effectivement vers la mort en demeurant fixée à son but régressif. On ne peut pas vivre à reculons. La pulsion de mort serait sans doute mieux nommée pulsion d'immobilité ou pulsion d'homéostasie. » Il y a dans cette invitation à repérer la pulsion à l'oeuvre dans notre social aujourd'hui compte tenu de l'apparition de la modernité et de ce que d'aucuns appellent la post-modernité, il y a là quelque chose que je trouve extrêmement intéressant qui du coup permettrait peut-être d'interpeller le thème qui est le nôtre aujourd'hui, celui de la violence, sous son double aspect. Vous savez que l'on dit partout qu'il y a un débordement de violence dans le social aujourd'hui ; d'autres ne sont pas sans remarquer, à juste titre, que l'on ne se permet plus la violence de la confrontation. Ainsi, par exemple, Marcel Gauchet qui nous précise que nous vivons dans un temps de pacification presque excessive, comme si une vraie confrontation ne pouvait plus avoir lieu. Qu'est-ce qui dans le social s'est désymbolisé pour qu'une pure et simple confrontation ne puisse plus avoir lieu ? Peut-être que ce n'est pas sans rapport avec le fait de ce que nous voyons apparaître en retour dans le réel une certaine violence certaine.

M. Petras – J'avais envie de commencer par une impression globale qui m'est venue

à lecture de votre livre qui se situe à peu près soixante-cinq ans plus tard que *Malaise dans la civilisation*. Je me suis demandé si nous sommes aujourd'hui plus fondé à voir du pessimisme encore plus grave que Freud qui malgré tout à la fin de la première édition, tout à la fin de son texte, après avoir évoqué la pulsion de mort, le Thanatos, le combat avec l'Eros se termine en disant : « Il y a lieu d'attendre que l'autre des puissances célestes, l'Eros éternel, tente un effort afin de s'affirmer dans la lutte qu'il mène contre son adversaire non moins immortel. » Il pense là à une certaine affirmation de l'Eros. Ce qui est très drôle c'est que déjà deux ans plus tard, dans la deuxième édition du livre, en 1931, il ajoute une dernière phrase qui manque toujours dans la traduction française je pense. Il pose la question : « Mais qui peut prévoir l'issue de ce combat. » En deux ans son pessimisme apparemment s'est tout à fait accru. Soixante-cinq ans plus tard, nous sommes peut-être dans une situation où nous pouvons dire : c'est tout vu. Puisque les événements qu'ils soient d'ordre social, biblique, civilisationnel, ou bien que cela soit des expériences prohibées, par exemple, les difficultés de conduites des cures que nous rencontrons, difficultés liées à la pratique analytique, confirment que Freud, dans son pessimisme et en fait dans sa trouvaille, découvrait des raisons structurales pour lesquelles ça ne va pas. Parce que je pense que c'est ça surtout le grand apport de Freud. Il a dégagé des traits structuraux qui expliquent pourquoi ça ne fonctionne pas. Je pense que c'est tout à fait dans cette lignée de pensées que vous vous inscrivez puisque une fois reconnu le mécanisme structural qui lie le traumatisme, la pulsion de mort et la répétition comme vous le faites, c'est tout à fait dans la lignée de Freud puisque la conclusion était pessimiste. Alors évidemment je me suis précipité à la fin de votre ouvrage pour savoir comment on pouvait s'en sortir. A ma grande surprise j'ai trouvé qu'en fait, je pense que c'est à dessein que vous terminez par quelque chose qui apparaît comme une paraphrase de Freud puisque vous ne parlez pas de la lutte entre Eros et Thanatos mais vous parlez aussi d'une lutte incessante. Je vous cite le paragraphe : « Par cette lutte incessante que nécessite le maintien de la civilisation, il appartient à la conscience ou, comme l'exprime Freud, à la dictature de la raison de veiller à ce que les traumatismes subis inévitablement par l'humanité n'engagent jamais vraiment cette dernière dans des voies déplacées et sans retour d'une pulsion réduite à la mort. » Vous donnez là aussi une issue possible à ce qui était dégagé comme mécanisme structural.

J'ai trouvé aussi qu'il y avait quelque chose d'un peu paradoxal dans votre livre puisque il porte sur un sujet tout compte fait assez déplaisant alors que sa lecture est agréable, c'est un livre qui est fort bien écrit. Alors j'avais envie de citer quelques unes de vos trouvailles, des formulations nouvelles, de quelques choses comme ça qui sont comme des définitions que j'ai trouvées très jolies et très parlantes pour les analystes. Par exemple, la définition du travail de l'analyse : « Le travail de l'analyse consiste à permettre d'établir ce qui peut servir de bord, de manière qu'à partir de cette limite le désir puisse trouver une possibilité d'inscription et échapper à la répétition. » Tout à l'heure quelqu'un disait que vous disiez qu'il n'y avait pas beaucoup de possibilités de clinique de la pulsion de mort, moi je pense qu'il y a des exemples où vous montrez que c'est à ça qu'on est confronté dans les cures sans parler même du social. Définition de la fonction de la culture, par exemple : « Fournir les références utiles à l'établissement d'un sentiment de continuité temporalisée. » Il y en a beaucoup comme ça et je peux pas toutes les lire.

Puisque ce matin nous en avons beaucoup parlé, il y a aussi une définition du traumatisme. En fait, le sous-titre de ce livre est « Essai sur le traumatisme et la pulsion de mort » et cela m'a quelque peu surpris. Et c'est la première question que j'aurais voulu vous poser. A la page 30, vous introduisez le traumatisme et vous dites, toujours dans une définition personnelle : « Le traumatisme évoqué par Freud est un événement darwinien. Il provoque la sélection naturelle et mobilise les facultés d'adaptation de l'espèce. » La note 14 renvoie à la fin du chapitre et en fait c'est une référence à Edelman, à la biologie de la conscience. Alors est-ce que Edelman reprend Freud ? Pourquoi avez-vous choisi un tel biais pour introduire le traumatisme ?

La deuxième question était : pourquoi vous a-t-il semblé nécessaire d'avoir à plusieurs reprises recours à quelque chose de pas trop clair pour moi à savoir la notion d'archaïque ou à la notion d'inconscient primitif collectif, réminiscence de l'ancestral ? Ça vous l'évoquez en le commentant et en le corrélant en fait à la notion de la Chose. Cela me semblait nécessaire de rappeler cette notion de l'archaïque : lorsque vous souscrivez à cette conceptualisation structurale freudienne et lacanienne, inéluctable, je pense comme cela a été rappelé par R. Chemama ce matin, puisqu'il s'agit de quelque chose de structural, d'inévitable, lié au rapport du signifiant et du réel. Pourquoi réimagineriez cette affaire puisque justement le mérite de Lacan c'est d'avoir apporté le fait que c'est de structure, débrouillez-vous avec ça, il n'y a pas moyen d'imaginer ça ? Je pense enfin.

M. Nacht – Il est extrêmement périlleux de vouloir répondre directement à des questions, les courts-circuits sont toujours traumatiques ! Dans l'écriture, ce genre de travail, la position du rédacteur ou de l'écrivain doit être celle d'une bonne passoire. Je ne sais pas si j'ai été une bonne passoire mais il y a deux sortes de passoires : celle qui laisse passer l'eau et celle, beaucoup plus savante et beaucoup plus moderne décrite par Henri Rousselle {??} dans les Shaddoks, qui retient l'eau et laisse passer les nouilles. C'est tout le problème du remaniement des choses, c'est l'art de garder suffisamment d'eau et de savoir un peu ce qu'on laisse passer comme nouilles et quelle est la valeur de ces dernières.

Vous m'avez interrogé, au fond, c'est le contenu de votre première question, sur un thème qui m'a beaucoup frappé, et c'est pour ça que je l'ai laissé passer. Dans tout ce qu'écrit Freud, qui jalonne toute l'œuvre de Freud, qui en est si l'on veut un fil rouge, c'est celui de la phylogénèse. C'est ça l'archaïque, c'est ce qui nous revient du temps, ce qui serait inscrit en nos mémoires d'une manière que nous serions tels que nous serions amenés à toujours en répéter quelque chose et même à le réinventer, à le recréer pour justifier toute notre structure psychique. Freud le dit à propos des fantasmes de l'Homme aux loups. Il y a quelque chose que l'enfant est amené à réinventer de son histoire à partir d'une histoire primitive, même si ça ne correspond pas du tout à son histoire. Alors, c'est très intrigant cette affaire parce que ça éclaire le phénomène de répétition d'une lumière un petit peu différente en effet que ce qui serait strictement, mécaniquement la répétition d'un faux manque. Il y a un déplacement temporel.

Pourquoi Edelman ? Parce que tout simplement j'ai été frappé qu'Edelman, parlant de cette transmission aujourd'hui, entérine là quelque chose qui tout de même a aussi beaucoup le parfum d'un fantasme, parce que c'est une preuve... On n'a pas comme ça la phylogénèse au bout des doigts. Qu'est-ce qui peut être repris de cela dans la modernité ? Je vais essayer d'y répondre mais je ne suis pas sûr de le pouvoir.

La seconde question est tout à fait en boucle avec la première parce que bien entendu si l'on garde quelque chose de cette hypothèse freudienne d'éléments qui se transmettent, comme Freud l'a dit et comme Lacan l'a repris d'ailleurs, l'inconscient, notre inconscient individuel n'a pas forcément besoin d'être complètement analysé comme tel et isolé comme tel, il fait partie de l'inconscient. Le mot collectif n'étant même pas nécessaire parce qu'il y a de l'inconscient et nous en sommes forcément les uns et les autres les sujets à travers même les aventures singulières de notre ontogenèse. L'histoire de chacun, la singularité de chacun venant toujours se réinscrire sur une toile de fond qui contient l'histoire de l'humanité et qui véhicule les chocs traumatiques qui ont fait l'histoire de l'humanité.

C'est là que je pense que le pessimisme freudien qui malheureusement paraît toujours historiquement et socialement assez justifié peut se trouver tempéré de ce qui n'est pas véritablement un optimisme mais qui peut être un sens de l'avancée, ce qui est différent. Lorsque tout à l'heure, il a été d'une façon tout à fait intéressante évoqué à la fois la fascination, le trauma comme atteinte corporelle et les clivages qui s'en suivraient entre le psychique et le somatique, il y a un point qui n'a pas été, je crois, signalé. C'est qu'on voit toujours le traumatisme du côté des grandes affaires : on perd une patte à la guerre et, évidemment, c'est un trauma. Mais je sais bien que pour beaucoup le souffle du boulet est peut-être beaucoup moins traumatique que l'effleurement d'une aile de mouche. Ce n'est pas l'importance sur le corps qui est le plus marquant du trauma, c'est la petite catastrophe qui vient s'inscrire dans l'articulation du psychique et du somatique. Et comme je dis articulation, j'outrepasse un peu là la manière dont je ressens les choses parce que c'est introduire un clivage entre le psychisme et le somatique, mais, comme il a été dit ce matin, le corps est aussi un corps de langage et, on peut ajouter, le langage est un langage de corps. Et la catastrophe traumatique est quelque chose qui peut amener à la défection complète de l'ensemble, sa dissociation, mais aussi à la création de nouvelles articulations.

Ce qui est intéressant, fascinant dans le texte de Freud où il est le plus question de la phylogenèse c'est « Vue d'ensemble des névroses de transfert ». Ce mythe que les traumatismes subis par l'humanité au moment de l'ère glaciaire ont amené cette dernière à se servir du langage, ont constitué le préconscient et l'inconscient et l'ont amené à parler. C'est évidemment là un trauma important je parlais de petit trauma tout à l'heure mais qui provoque une avancée, une réorganisation, une reconstitution. Et je pense là que – sur un plan beaucoup moins général, énorme, que la catastrophe évoquée par Freud, celle de la glaciation – que tous les traumatismes, petits et grands, peuvent être conçus comme quelque chose qui vient perturber, qui vient faire pivoter le psychisme. Ceux qui revoient la notion de catastrophe développée par le mathématicien philosophe René Thom. Là, il y a toujours non seulement des possibilités d'avancées mais il y a des ouvertures qui sont créées là où il y a des points de fermeture. En cela toutes les catastrophes ne sont pas mauvaises et on peut même dire que les conflits, des conflits qui peuvent être des conflits graves, peuvent, si on prend le recul de l'histoire et du développement de l'humanité, être les points de réaction et les points d'appui d'avancées de cette humanité vers une plus grande maîtrise des choses et un meilleur accord, une meilleure harmonie pour elle-même.

Est-ce que j'ai répondu à un bout de vos questions ?

M. Petras – Vous avez éclairé votre point de vue. Maintenant est-ce que c'est parce que cette phylogénétique je n'ai pas prononcé le mot bien qu'il est dans votre texte et il m'avait bien sûr frappé. Mais enfin ça pose un tas de questions. Moi, j'avais l'impression que Lacan a découvert avec cette notion de l'articulation structurale quelque chose qui était beaucoup plus maniable dans la cure et qu'on avait plus de possibilités d'intervention au moment où on le posait comme un travail possible au travers des signifiants. Alors est-ce qu'on a besoin de recourir à ce quelque chose d'un peu mystérieux qui faisait avant Lacan, je pense, l'apanage de la psychanalyse avec l'idée des profondeurs abyssales, insondables, etc., quelque chose qui remontait le temps... Il n'y a pas besoin de mettre ça. Voilà c'est ma question. Je vais peut-être céder là...

M. Nacht – Tout à fait d'accord sur le plan de la cure. Mais quand on dit abyssale, on définit quelque chose qui pourrait ne pas être parlé, qui ne pourrait pas être parlé. On peut considérer que toutes ces hypothèses freudiennes ne peuvent pas faire l'objet d'une reprise interprétative au cours d'une cure ; ou alors on risquerait fort de tomber dans un délire. Mais le mouvement que l'on peut exercer au niveau des articulations signifiantes, de la chaîne signifiante, de ses répétitions, de ce qui peut se déplacer d'une chaîne à l'autre, du signifiant à escroquer pour que cela aille mieux. Ça n'empêche pas d'avoir des considérations concernant le tapis, le fond.

J-P. Lebrun – Je voudrais revenir un peu sur le rapport entre la modernité et la question du nazisme qui est évidemment évoqué dans ton ouvrage. « Le danger majeur, je cite, provient sans doute de la prévalence des techniques sur tout mode d'investigation les mettant en oeuvre. Au travers de ce processus, c'est l'objet qui finit par dicter sa loi et par générer diverses installations qui découlent de son seul fonctionnement. L'artifice tente ainsi à prendre la place du réel. »

M. Nacht – Si on définit le traumatisme psychique comme un événement qui fait trou, qui ne peut pas, qui ne s'offre pas à une reprise immédiate par l'imaginaire ou dont les après-coups peuvent être tordus, qui fait trou dans un processus de symbolisation, à ce moment-là, bien entendu, les camps de la mort dans la réalisation de l'horreur impensable, et qui n'est toujours pas véritablement pensable, constituent un traumatisme particulier et, en quelque sorte, seraient l'essence même du traumatisme que pourrait subir l'humanité.

Dans la première partie de cette réunion, il a été beaucoup question du corps. Bien sûr, ils sont là suffisamment exposés comme ce qui est totalement défait, écrasé... Je ne développe pas là cette question. Donc, il y a bien dans les camps de la mort, dans l'usine à réduire l'homme à déchet jusqu'à plus de corps du tout, quelque chose qui ne s'était jamais vu comme ça dans l'histoire. Parce qu'il y a une organisation derrière. Et c'est là qu'on trouve la modernité.

Vouloir faire un historique recherchant le pourquoi les choses en sont arrivées là est toujours très périlleux et sans doute faux. Parce qu'il y a là quelque chose qui vient couper l'histoire et c'est là aussi ce qui est traumatique, quelque chose qui fait rupture.

Néanmoins, la modernité, dans son exercice même de mort, s'est trouvée mise en oeuvre et développée pendant la guerre de 14-18, la première grande bataille de matériel. Ça trouve son prolongement évidemment dans la seconde guerre mondiale. Et ça trouve certainement son prolongement dans la technicité nazie pour réduire l'homme à un matériel, et à un matériel à rejeter.

Si les camps de la mort s'inscrivent comme trauma, il est probable que nous en avons la trace parce que ça ne s'oublie pas. Et qu'un certain nombre de dispositions collectives, politiques tourne autour de ce trou. Pas dans la répétition pure et simple, parce qu'il n'y a pas de répétition du même au même dans l'histoire. Pas plus que dans l'histoire de l'individu, il n'y a de répétition du même au même. La répétition, ce n'est pas refaire exactement le même truc. C'est refaire dans la même structure. Là il y a une question, qui est interpellation à faire à la modernité de ce qui se répète de ce trauma majeur à travers ses organisations, ses évitements même. Je crois qu'on doit avoir ça simplement en tête. On ne peut pas dire ça c'est ça. Mais de l'avoir en tête pour être là toujours sur ses gardes. Le meilleur moyen de ne pas basculer dans l'horreur, c'est toujours de penser l'horreur.

M. Petras – En reprenant aussi cette formule, « L'artifice tente de prendre la place du réel », je vais ébaucher justement quelque chose de ce qu'aujourd'hui, il y aurait en ce que j'ai appelé un symbolique virtuel qui est mis en place, c'est-à-dire un symbolique qui ne correspond pas à celui qui a toujours été porté par la loi de l'humanité, mais au contraire un symbolique artéfactuel précisément qui est comme lié d'ailleurs tout à fait au discours de la science. Et quelques pages plus loin, je lis ici : « Le réel n'est en effet pas ce que la science aurait pour but d'éclairer mais la science elle-même ». C'est un peu ça ma question. Est-ce qu'en amenant cette notion justement d'un réel qui se substitue, je ne vais pas dire un faux réel, mais que la science vient vraiment prendre sa place elle-même, aurait pour but d'éclairer la science elle-même et le réel. Ou autrement dit que l'artifice tend à prendre la place du réel. Où se situe le traumatisme ? Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau dans le fait qu'il est pure et simple conséquence de ce qu'il y a cette artéfactualité qui est mise en place. Ou est-ce que la déchirure ou le trou que produit, qu'amène le traumatisme est-il répétition de ce qui a lieu au niveau de la loi comme telle.

M. Nacht – J'ai beaucoup de mal à répondre en reprenant ces termes. Parce que, au fond, il ne ne s'agit plus là du traumatisme dans le développement, dans les assujettissements aux technologies. Il s'agit pas du traumatisme. Le traumatisme peut venir de subir des effets d'une technologie. Par exemple, si une personne est technologiquement et, pour des raisons de rentabilité, d'efficacité, exactement traitée comme un objet, ça se voit en médecine, évidemment la moindre des choses c'est qu'il se trouve traumatiquement un petit peu à côté de ses pompes de sujet. Voilà un des effets pas tellement d'un artefact technologique, mais de là où le raisonnement binaire, le raisonnement technologique et technocratique peut très bien placer la personne dans une position, qui est une position qui deviendrait strictement une position d'objet mais, pas tellement au sens psychanalytique, d'objet à traiter dans le cadre du fonctionnement d'un certain système.

Comme lorsque, par les progrès de l'informatique, on est amené à rentrer dans un système qui donne des ordres et qui définit des configurations d'événements quasiment à lui tout seul et pour que ça tourne en fonction de ses propres données, et que ça refuse des données extérieures. Il est tout à fait impossible, pour prendre un exemple assez grossier, de vouloir discuter d'une particularité vous concernant personnellement en ce qui concerne un voyage avec le système mis en place en France, dit le système Socrate, pour choisir ses billets. Il y a une suite de questions et de réponses. Si on a un désir qui n'est pas exactement celui qui est listé, visiblement ça ne passe pas. Mais, ça c'est trivial.

J-P. Lebrun – Justement, il y a une formulation que je trouve très intéressante dans ton livre, c'est de montrer précisément que la pulsion de mort apparaît ainsi que je l'ai dit tout à l'heure : : « (...) comme la pulsion incestueuse par excellence, puisque elle est la pulsion qui referme le système sur lui-même et l'engage dans une dynamique qui est celle de l'entropie. » Plus loin : « La machine cybernétique devient incestueuse là où, obéissant à la rigidité de son programme, elle oblige son utilisateur à s'y soumettre. Réduisant alors le rôle de ce dernier à celui d'assurer le feed-back du circuit d'information nécessaire à la fermeture du système sur lui-même. » Et plus loin encore : « En ne cessant de dériver les désirs en demandes orientées vers les nouvelles productions générées par la technique, la société post-industrielle place sa survie sous le signe manifeste d'une croissance dont elle

semble ignorer qu'il ne s'agit que d'une forme d'entropie dans laquelle l'objet fait fonction de masque. Elle se place ainsi sous le signe de la pulsion de mort. » Alors autrement dit cela voudrait-il dire que le progrès c'est la pulsion de mort ?

M. Nacht – Non ! Mais deux choses. Bien sûr la pulsion de mort trouve son nom scientifique d'entropie. Néanmoins c'est la pulsion de mort isolée de toutes les autres pulsions. Et nous savons bien qu'elle ne se trouve isolée que dans des circonstances particulières qu'on peut justement rattacher aux effets du traumatisme, que le traumatisme peut déclencher la pulsion de mort dans sa direction mortelle par isolation des autres pulsions.

On parlait du clivage tout à l'heure. Dans le jeu qualifiable de normal, ce qui peut être isolé, et pas si facilement que ça d'ailleurs, comme pulsion de mort fonctionne avec tout le jeu pulsionnel et participe du jeu alternatif et énergétique de l'ensemble pulsionnel de tout individu.

Dans les passages que vous avez cités, ce sont des raisonnements poussés tout à fait à la limite, comme ce qui effectivement attirerait vers la réalisation d'une homéostasie et qui trouverait très paradoxalement son mode d'action dans la démarche scientifique c'est-à-dire l'exercice de la pulsion épistémophilique en ce que cette dernière a d'incestueux.

Mais bien que rien ne doit être figé sur une position car cette caricature du dualisme qui serait de figer les choses sur une position et qui évidemment conduit toujours à des erreurs et des catastrophes.

Pour quitter un peu mon bouquin et finir sur la fascination qui avait été évoquée tout à l'heure d'une façon très intéressante. Parce qu'il me revenait une histoire que tout le monde connaît. Je vous dis ça pour montrer au fond qu'il y a nécessité toujours de passage d'un système à un autre. L'histoire que tout le monde connaît, qui moi me plaît bien parce qu'elle est drôle et c'est celle que Lacan a rapportée de se trouver un jour sur une barque voyant une boîte de conserve qui miroitait sur les flots et dit à ce moment-là : « Je savais qu'elle me regardait ». Il y a bien sûr de la fascination dans ce regard de la boîte de conserve sur la personne de Lacan mais il y a toute une série de fascinations qui sont en oeuvre là où le corps et le psychisme jouent des quantités de jeux. Il y a l'histoire telle que la raconte Lacan, mais il s'agit d'une boîte de conserve qui flotte sur la mer ! Bien sûr dans le récit même de l'histoire où il dit : « C'est sûr qu'elle me regardait », il y a là de la mise en boîte de celui à qui l'histoire est adressée qui fait sourire. Mais il y a aussi beaucoup plus. Et c'est là qu'on trouve le point de fascination qui n'a pas été signalé tout à l'heure, je crois, c'est que cette boîte qui flotte sur la mer, qui bien sûr a de petites luisances, de petits éclats, évoque bien quelque chose des phosgènes perçus dans l'oeil maternel. Donc il y a de quoi fasciner. Et il a tout à fait raison, Lacan, sans doute de dire que, cette boîte de conserve, il la voit le regardant à ce moment-là. Mais elle ne le regarde pas de n'importe où. C'est du côté de l'oeil de la mère que ça se passe. Et, bien entendu, il y a là un point de régression qui pourrait être aussi un point de pulsion de mort incestueuse qui pourrait être atteint. Là où on pourrait se faire gober par la boîte de conserve, se jeter dans la mer, se noyer dans la mer. Voilà tous les jeux d'articulation, de passage. J'ai improvisé là-dessus, mais il y a sûrement beaucoup plus à dire sur cette histoire de boîte de conserve qui flotte sur la mer, et de tout l'art de ne pas se laisser mettre en boîte dans notre vie.

M. Petras – Une dernière question à propos de ton roman qui vient de paraître chez Stock, *La traversée de l'Alkar*, dont on dit : « Un roman d'une rare puissance évocatrice, à la fois poétique et teinté d'humour, pour évoquer une humanité en voie de disparition et peut-être en cours de renaissance ». Est-ce une façon romancée de reprendre ce que tu viens d'aborder ?

M. Nacht – Forcément, comme c'est de la même passoire.